

Les deuils, les traumatismes existent, ils sont tolérables, ils dégagent une grande énergie et des représentations refoulées qui pourraient être engagées dans un dépassement des positions habituelles, dans une recreation de soi, croissance ou expansion de l'être du sujet. La culpabilité œdipienne entrave ces réalisations et les détourne vers la constitution de symptômes névrotiques (hystériques ou obsessionnels divers). La cure analytique tend à lever ces entraves et à permettre à la créativité dégagée de jouer un rôle positif non répétitif.

Création artistique ou scientifique

La « bonne folie », telle une « bonne chanson » ou une « brise marine », conduit l'énergie dégagée au-delà de la recreation de soi. Deuils répétés, douleurs intimes dégagent les poussées de l'inconscient hors des excès du refoulement. Le regain qui s'ensuit peut conduire à des découvertes artistiques ou scientifiques, au fond, c'est tout un ! Ces retours du refoulé sont engagés dans la voie de la sublimation qui tend à la réalisation de désirs, agressifs ou sexuels à l'origine, mais dépouillés de ces qualités brutes dans la création de l'œuvre qui en gardera pourtant les traces.

Dans l'espace de ces brèves notes, réduction des réductions, on pourrait voir trois temps à la « Brise marine » de Mallarmé :

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres. = DEUIL

Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que les oiseaux sont ivres = FOLIE
(...) *sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...*

Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots ! = REGAIN

Mais en ce point même, le psychanalyste peut-il avoir la parole sans se poser en cuisinier ?

Gérard Bayle est membre titulaire de la Société psychanalytique de Paris, secrétaire scientifique du Congrès des psychanalystes de langue française, auteur de *Épître aux insensés*, PUF, 1998.

Jouir ou pleurer

Docteur Pierre Sabourin

La poésie et ses liens, quelle question ?

Ce qui est fou dans cet âge postmoderne, ce qui prend la littérature au collet, la philosophie à la gorge et la culture en flagrant délit d'imposture !..

Le rapprochement du poète et du fou serait-il fortuit ?

Mais la souffrance, la honte, le mépris ?

Comment ne pas essayer l'articulation, précisément, qui cheville l'écriture avec le suicide de notre voisin, la crise maniaque qui jette le poste de télé par la fenêtre, l'anorexie de la fille gavée des désirs parentaux, l'enfant d'Éthiopie mort-vivant en deçà du désir de parler, avec son corps cachectique qui nous dit l'inhumain...

Mais la mystification ?

Les penseurs les mieux inspirés, analystes ou pas, ont su depuis longtemps se faufiler dans les plis de l'art, du rire et du chant, malaise et fiction, science et vérité, détresse et drogue, « désordre sur du désordre », à la façon dont s'exprime Jankélévitch.

Mais LA Folie, si je la « majuscule », nous fait vaciller dans les abstractions les plus pernicieuses, car LA folie devient alors désincarnée et nous laisse en stupeur comme devant la formule de Foucault « de l'homme à l'homme vrai le chemin passe par l'homme fou »...

L'homme-vrai ? ..., « l'omelette », rigolait Lacan pour se décaler du mythe chrétien !

L'homme-fou, c'est déjà plus actuel, au sens de la pathologie immédiate qui cloue le sujet au processus primaire du fonctionnement de son psychisme...

Mais attention, je ne suis plus à l'âge classique, j'intègre implicitement dans une telle formule que l'âme est une construction pour penser, une théorie infantile, que le monothéisme est une mascarade totalitaire, que corps et psychisme ont ensemble un fonctionnement qui enseigne sur l'impensable, l'irrecevable scandale intellectuel en quoi l'inconscient nous renverse, « ça fait trois fois que je le dis, ce que je dis trois fois est vrai », nous rappelle opportunément Lewis Carroll. L'homme fou est le rejeton de l'enfant maltraité ou bafoué dans ses droits élémentaires.

L'adulte qui délire a eu une enfance faite de honte et de douleur sans fin ; l'enfant est parfois otage de sa propre famille, battu, violé, rejeté, déplacé, enlevé, abandonné, torturé...

Voilà une référence incontournable pour ne pas se perdre dans une esthétique à la façon de Paul Valéry : « Maître cerveau sur son Homme perché tenait dans ses plis son mystère... J'ai oublié la suite »...

Maître-Renard, prédateur, serait-il oublié par le poète du « toit tranquille où marchent des colombes ? »

28 Mais ce renard-là ne va pas se laisser apprivoiser.

Voici par contre ce que le poète de la quête d'identité, Lewis Carroll, le petit garçon habillé en fille, Louisa Caroline comme il se surnommait quelquefois, saura plus tard illustrer par sa logique interprétative et sa finesse de la langue.

En déguisant son regard voyeur et par ses lettres écrites à l'envers, transi devant l'Alice Liddel et ses doublures infinies de l'autre côté du miroir, il écrivait, dans une traduction d'Artaud : « En voilà assez pour un début, interrompit Dodu Maslu, c'est bourré de mots savants là-dedans ! Roparant signifie quatre heures de l'après-midi. C'est le moment où tout est paré pour faire rôtir les choses du dîner ». « Tout cela est à merveille » dit Alice : « et Vliqueux ? »

« Vliqueux c'est vif et visqueux... »

Dans l'évanouissement de la *Chasse au Snark*, qu'Aragon traduit, on peut lire :

« ... C'est Machinchouette qui crie, dit l'homme à la cloche, Il crie comme un fou, écoutez donc, Il agite ses mains, il remue la tête, Sûr, il a trouvé un SNARK. »

La traduction est désespérante : puisque c'est le jeu phonématique qui seul compte pour subvertir le sens... « No cheese is made of chalk »...

« Do Cats eat bats ? ... C'est le signifiant-Maître, l'hallucination qui surgit : »

« ... La voix parlait à peine audible dans sa tête, De mots imaginaires plutôt que prononcés, Silencieux comme la démarche d'un fantôme ».

Lewis Carroll, à l'inverse de Valéry, n'oublie pas Maître-Renard-par-l'odeur-alléché ; il n'oublie pas la violence du désir et la pulsion destructrice :

« Cet homme qui fume, qui lit le Times, qui va aux pantomimes de Noël, cet homme-là est capable de tous les crimes ».

Quand il est sûr d'avoir trouvé, (un Snark : snake et shark), c'est le délire hallucinatoire, la persécution qui le submerge, et l'angoisse qui s'apaise alors, comme pour chacun en cette extrémité.

Le délire dans sa dynamique est cicatrice des blessures anciennes et son contenu, son thème, porteur d'une dimension de **vérité historique**, comme s'exprime Freud.

Ce n'est pas l'homme-vrai de je ne sais quelle mystique, c'est « la relation du sujet à la vérité comme cause », encore Lacan. La cicatrice renvoie à la terreur des liens paradoxaux qui font tous les ravages possibles (double-bind), mais qui fondent aussi la poésie, comme le soutient Bateson.

Ces folies de la relation existent aussi dans la psychanalyse quand elle est maniée sur un mode pervers ou simplement déconnectée de sa fonction.

Le suicide du poète hongrois ATTILA JOSZEF en est un exemple dont parle Nicolas Abraham, psychanalyste :

« Il ne subsiste aucun doute sur la relation qui existe entre le déclenchement de sa maladie et la cure psychanalytique qu'il poursuivait.

Des poèmes déchirants, autant d'acting out, réclamaient qu'un point final fût mis aux insupportables frustrations de la cure et que la promesse symbolisée par la présence de l'analyste, une femme, trouvât un accomplissement dans le mariage. Il est remarquable que les innombrables frustrations réelles dont

Attila avait souffert le long de sa vie n'eussent pu avoir raison de sa volonté de vivre. Il a fallu la situation particulière de la psychanalyse pour le précipiter dans sa maladie fatale.

Pour comprendre son intolérance aux exigences d'une psychanalyse classique il suffira de lire la poésie ci-après. Elle date d'avant 1932 et relate, selon le récit d'une sœur aînée, de quelle étrange façon celle-ci l'alimentait, en l'absence de leur mère, lorsqu'il n'avait pas encore ses dents. L'effroyable justesse de son intuition de Bébé en détresse fait de ce chef-d'œuvre poétique un authentique document humain :

...« Elle a sept ans ; le jour l'appelle
L'appelle à gambader l'espace.

Pourquoi maman compte-t-elle sur elle
Pour garder l'enfant, cette peste ?

...Or les yeux bouffis vont s'ouvrir ;
Le bébé s'est mis à crier.

Elle le toise et sans mot dire
Se lève réchauffer le lait.

Sur l'enfant déjà blême et bleu
Fixe son regard indifférent ;

Papillon mort dans ses cheveux
Traîne des ailes son ruban...

Dans la bouche ouverte elle pousse
La mamelle du biberon ;

Le garçonnet tousse et s'étouffe,
et crie, tel bâton qui se rompt.

Comme la mer il est palpitant ;
Le bon lait coule et pleut à verse ;

Alors elle l'ôte... L'enfant
En avalant glapit et cherche.

Puis la grande lui rend le lait ;
Il n'est plus que raideur et spasme,
Assitôt qu'il s'apaiserait
De la bouche à nouveau, l'arrache.

L'enfant ne sait plus ce qu'il doit,
Jouir ou infiniment pleurer ;
Secoué de rage il renvoie,
Bavant sur ses lèvres, le lait.

Comme il vient de naître au monde
Il a la tête cramoisie ;

Tels vers au front ses veines rampent,
Et son gros orteil se raidit ;

Il suffoque et hurle, il a faim et peur ;
Ses gencives happent vers l'ombre ;
Seul un homme accouchant de dieux
vivrait ce cauchemar de monstre.

D'épouvante l'enfant est moite,
Comment ! Qui donne ? Qui reprend ?
Tel l'assassin la fille est froide,
L'aveugle en bas remet son chant.

Ainsi fit-elle sa besogne
En silence, une demi-heure ;
et lorsqu'une voisine cogne
Elle sursaute et va de bon cœur
Ouvrir la porte, d'un air doux :
« Il doit faire ses dents », dit-elle...
Elle s'assied dans l'alcôve et joue
À peloter ses dix doigts pâles...

Depuis des semaines la mère
Rentre au soir et prend dans ses bras
Son fils qui s'agrippe à sa chair,
Et du bon lait ne mange pas.

Pour savoir aujourd'hui où on en est avec les analystes il est urgent de lire Sandor Ferenczi, le plus proche collaborateur de Freud, en particulier son grand texte intitulé « journal clinique », poésie et vérité scientifique, comme on l'a dit en référence à Goethe.

À partir de là, on comprendra mieux les dérives et les distorsions qui entretiennent les méconnaissances les plus habituelles sur les folies et ceux qui sont censés s'en occuper.

Quant aux surréalistes, c'est une autre histoire ; lire aussi leur intuition et leur engagement citoyen en ce qui concerne Violette Nozières, parricide victime d'inceste, en comparaison des bévues des experts, et des hypocrisies de l'époque, c'est édifiant.

Ce sont les poètes qui ont la vue la plus juste dès qu'il est question d'une injustice.

Pierre Sabourin est psychiatre, psychanalyste, auteur d'une thèse sur Lewis Carroll et d'un ouvrage sur Ferenczi, co-auteur de *Violence impensable*, chez Nathan, co-traducteur des *Œuvres complètes* de Ferenczi et de sa *Correspondance avec Freud*.

Le Livre considéré comme nouvelle de la nuit

Jean-Pierre Winter

Comme les enfants autistes l'idée du langage, l'idée de l'existence du langage me coupe la parole. Tel le poète Mallarmé par exemple j'en vis, comme un prophète indifférent du sort du moi. Un prophète c'est-à-dire un interprète, tout occupé à chercher la correspondance des signes. Où Nerval cherche Isis, Mallarmé comme Freud joue à Champollion.

Comment m'abolir pour lever l'obstacle, pour réduire au silence cette image de moi qui parasite la réponse du signe au cygne, du dedans au dehors, de la mort à la vie, du sexe à l'Autre..., comment m'absenter pour laisser place à ces signes qui révèlent la parole qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ?

Parole qui dit l'inouï fondateur du poème.

Parole qui dit cet impératif incontournable qu'entend pour la première fois, dans notre histoire, Abraham : *Prends ton fils et tue-le !* « Prends ton fils ton unique, celui que tu aimes, Isaac, va-t'en au Pays de Moriah* et là offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai. »

Ton unique c'est en hébreu, ton « UN », c'est-à-dire celui dont tu as fait du « UN » ; et « va-t'en au pays de Moriah » devrait se traduire par « Fous le camp au pays de l'Enseignement ». C'est le même appel qui inaugure la geste d'Abraham (Lekh Lekha) quand il répond à qui lui enjoint de quitter le pays de ses pères. Son père dont la tradition talmudique a fait un fabricant d'idoles.

* Moriah en hébreu signifie « enseignement ».